

sombre, les sourcils froncés, promenant d'un groupe à l'autre son regard dédaigneux.

Cependant, un autre couple venait d'arriver.

C'était une jeune fille assez jolie, à peine âgée de vingt ans, aux lèvres roses, souriantes, au nez retroussé, au regard hardi, à l'air effronté, qui portait une toilette à grand flafas. L'homme qui l'accompagnait pouvait avoir quarante ans. Il était vêtu avec une extrême recherche, et sur son gilet blanc s'étalait une grosse chaîne d'or ornée de deux médaillons entourés de superbes brillants. Il avait le teint bistré, le regard clair, dur, l'attitude sévère et hautaine.

—Chère madame, dit la jeune fille à la maîtresse de la maison, je vous présente le senor don José, comte de Rogas, un grand de Portugal.

Le noble Portugais s'inclina profondément.

—Soyez le bienvenu, monsieur le comte, lui dit la dame ; j'ose espérer que vous passerez une soirée agréable et que vous nous ferez l'honneur de revenir.

—Certainement, madame, répondit don José avec un accent étranger très prononcé.

Et il salua une seconde fois.

Sosthène s'était levé. Les yeux ardents, fixés sur le noble étranger, il semblait faire l'inventaire de ses poches. Satisfait de son examen, sans doute, son front s'éclaira subitement.

Pendant ce temps, la compagne de don José s'était approchée de la maîtresse et lui avait dit à l'oreille :

—Il a de l'or et un portefeuille bourré de billets de banque.

Cette intéressante communication fut aussitôt transmise à M. de Perny. Son regard devint lumineux.

Alors la maîtresse du tripot s'avança vers le Portugais et lui dit :

—Monsieur le comte de Rogas veut-il faire comme ces messieurs ? N'a-t-il pas le désir de savoir si la fortune lui est favorable ?

—Oh ! je jouerai volontiers, répondit don José. Mais, madame, ajouta-t-il, en se tournant gracieusement vers sa jeune compagne, vous avez un proverbe qui dit : "Heureux en amour, malheureux au jeu."

—Les proverbes ne sont pas toujours vrais, monsieur le comte, et ce soir vous allez probablement faire mentir celui-ci.

—Je le souhaite, madame.

—Voici M. le comte Sosthène de Perny qui veut bien faire votre partie.

Les deux hommes se saluèrent en échangeant un regard rapide.

Puis ils s'approchèrent d'une table et s'assirent en face l'un de l'autre.

—Est-ce le matador, l'écarté ? demanda Sosthène.

—L'écarté, si cela vous fait plaisir, répondit le Portugais.

—En cinq points ?

—Comme vous voudrez, monsieur.

—Quel sera l'enjeu ?

—Fixez la somme.

—Cinq louis ?

—Soit, cinq louis.

Les adversaires mirent chacun cinq pièces d'or sur le tapis vert.

Tout d'abord la chance favorisa Sosthène ; ce fut lui qui donna les cartes le premier, en tournant le roi. Il fit la vole et marqua trois points.

A son tour son adversaire tourna le roi et fit également la vole.

A la troisième donne Sosthène gagna la partie.

Le jeu continua. Le Portugais gagna la deuxième partie, Sosthène la troisième, l'autre la quatrième. La cinquième fut pour Sosthène, Il conservait toujours sa première position ; mais le jeu serré de son adversaire commençait à l'agacer horriblement.

—Nous continuons, n'est-ce pas, monsieur ? dit le Portugais.

—Oui, nous continuons, répondit Sosthène d'un ton bref.

—Je donne.

—Encore le roi ! Sosthène avec dépit.

—Chacun son tour, répliqua l'étranger, qui conservait toute sa gravité.

Il gagna la sixième partie, et, par un nouveau tour d'adresse, où Sosthène ne vit que du feu, il gagna encore la suivante.

Cette fois, Sosthène fut forcé de comprendre qu'il avait affaire à un joueur plus fort que lui.

Leurs regards se rencontrèrent, tranchants et froids comme l'acier.

Ils savaient à quoi s'en tenir l'un et l'autre.

—Monsieur, dit le Portugais avec le plus grand calme, je suis à vos ordres.

—Sosthène se dressa sur ses jambes, livide ; les traits contractés, le front couvert de sueur.

—Alors, nous ne continuons pas ? fit l'autre.

—Non, répondit Sosthène d'une voix creuse.

—Quand cela vous fera plaisir, dit don José, vous me trouverez toujours prêt à vous offrir votre revanche.

—J'ai l'espoir de vous revoir, répliqua Sosthène.

—Et moi aussi, monsieur.

Et se tournant vers la maîtresse de la maison, qui s'était avancée pour suivre les péripéties du jeu :

—Charmante dame, lui dit le Portugais en laissant errer sur ses lèvres un sourire singulier, ce soir j'ai fait mentir le proverbe.

Et toujours impassible, le noble comte ramassa les pièces d'or qui étaient sur la table et les glissa dans la poche de son gilet.

Sosthène s'était éloigné la rage au cœur, grinçant des dents.

Ce n'était point la perte de cinq louis qui le rendait furieux. Mais après avoir caressé l'espoir que le jeu viendrait à son secours, il éprouvait une cruelle déception. En effet, le coup qu'il venait de recevoir était rude. Où il avait cru trouver une victime prête au sacrifice, il venait de reconstruire un maître.

Ainsi tout lui manquait, tout était contre lui ; c'est en vain qu'il regardait de tous côtés, cherchant un point d'appui, il lui était impossible de le découvrir.

Il avait beau faire de violents efforts pour se contenir, pour montrer un visage souriant, pour paraître gai, il ne pouvait échapper à l'amertume de ses pensées, ni chasser les sombres terreurs qui étaient en lui.

Le misérable se sentait vaincu, écrasé.

Pendant quelques minutes encore il resta dans le salon, puis il s'approcha d'une porte, souleva une portière et disparut.

XII

Morlot ne restait pas inactif, il s'était dit :

—Avant de me présenter devant la marquise de Coulange, je veux savoir quelle est l'existence de sa mère et de son frère, il faut que je sois complètement édifié sur leur passé.

Et, immédiatement, il s'était mis en campagne.

Nous connaissons Morlot ; une fois lancé il y allait de tout cœur et ne s'arrêtait pas.

Il découvrit facilement que madame de Perny demeurait aux Ternes, rue Laugier, après avoir occupé, précédemment et pendant près de quatre années, un très bel appartement au premier étage, dans une maison de la rue de Moscou. Il apprit en même temps que M. Sosthène de Perny n'habitait pas complètement avec sa mère et qu'il avait à Paris, rue Richempanse, son appartement de garçon.

Pourquoi madame de Perny avait-elle quitté son appartement de la rue de Moscou pour aller habiter aux Ternes ?

Morlot le comprit lorsqu'il sut que Sosthène dépensait beaucoup d'argent et que sa mère avait trouvé très lourd un loyer de trois mille francs.

Rue de Moscou, madame de Perny avait trois domestiques ; une femme de chambre, un valet de chambre et une cuisinière. Rue Laugier elle n'avait plus qu'une bonne à tout faire et seulement un loyer de mille francs.

—Si le marquis de Coulange lui fait réellement des rentes, se dit Morlot, il me paraît certain qu'elle se prive et cherche à faire des économies pour que son garnement de fils puisse continuer à mener joyeuse vie.

Il n'eut plus aucun doute à ce sujet lorsque quelques-uns des fournisseurs de madame de Perny lui eurent dit qu'ils étaient forcés de lui faire crédit. Cependant elle payait assez régulièrement tous les mois et toujours en changeant des billets de mille francs ; mais au bout de quelques jours, l'argent ayant probablement disparu, le crédit recommençait.

Dans de semblables circonstances, les boutiquiers et les concierges sont généralement au courant des choses. C'est à eux, naturellement, que Morlot s'adressait pour obtenir des renseignements.

On lui apprit encore que madame de Perny sortait très rarement, qu'elle recevait peu de visites, qu'elle était souvent plus de huit jours sans voir son fils, lequel, d'ailleurs, n'avait pas précisément pour elle le respect qu'un fils doit à sa mère.

Tous les quinze jours à peu près, son gendre, le marquis de Coulange, venait la voir. Il restait souvent plus d'une heure avec elle. Quand à la marquise de Coulange, elle n'avait jamais fait une visite à sa mère. On ne comprenait pas cela et pour beaucoup de gens du quartier c'était un sujet d'étonnement.

La personne qui parlait ainsi à Morlot ajouta :

—Madame de Perny est une femme très fière, très hautaine, qui ne parle jamais à personne ; c'est à peine si elle daigne répondre par un mouvement de tête quand on la salue. Elle a parfois, dans le regard, quelque chose d'effrayant. Elle paraît jouir d'une assez bonne santé ; cependant elle est toujours très triste, comme si elle souffrait d'un mal inconnu. On devine qu'elle a eu de grands chagrins, qu'elle n'a jamais eu à se louer beaucoup de ses enfants. Tout de même, c'est triste, à son âge, après avoir connu l'opulence et s'être sacrifiée pour ses enfants, de vivre ainsi seule, comme une abandonnée.